Le témoignage d'un collégien

Autor(en): **Pianzola, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **13 (1997)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-540752

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE TÉMOIGNAGE D'UN COLLÉGIEN

Maurice PIANZOLA

Je ne me sens pas trop en mesure d'apporter un témoignage de caractère général sur ce qu'a représenté la guerre d'Espagne pour ma génération dans le contexte genevois. Demeurent cependant quelques souvenirs.

Nous avions formé un «Groupe d'élèves», composé de collégiens, d'élèves de l'Ecole supérieure des jeunes filles et d'étudiants – dont quelques réfugiés allemands – pour lutter contre le fascisme qui s'implantait dans nos écoles. Et bien sûr, les événements d'Espagne contribuèrent à radicaliser rapidement nos positions.

Il se trouvait que nous allions souvent, en groupe, passer le samedi et le dimanche au chalet du Club montagnard ouvrier au-dessus de Saint-Gervais et c'est là qu'un soir un membre du Club nous amena Etienne Lentillon, militant communiste qui voulait rencontrer discrètement deux ou trois d'entre nous pour nous demander un service. Il s'agissait de faire passer la frontière à des volontaires qui se rendaient en Espagne pour s'y engager dans les Brigades internationales. J'eus à le faire à deux reprises. Cela consistait à prendre en charge un samedi soir au café du Grütli, à la rue de Chantepoulet, une quinzaine de types pas trop bien habillés, plutôt équipés de bric et de broc, disons-le. On remettait à chacun une vieille paire de skis qu'il portait plus ou moins adroitement sur l'épaule, plus un billet de train Genève-Annemasse qu'on avait acheté auparavant. Ceux dont j'eus à m'occuper étaient des Hongrois et des Autrichiens dont pas un ne parlait un traître mot de français. A la gare des Eaux-Vives, ils se fondaient dans la cohue des skieurs, sans ouvrir la bouche et sans perdre leur guide de vue à travers les méandres des douanes suisse puis française. A Annemasse, nous les conduisions dans un petit hôtel assez miteux, situé dans la direction de Ville-la-Grand. Ils posaient dans un coin les skis qui seraient repris le dimanche soir par des skieurs genevois et serviraient pour le groupe suivant. On s'embrassait et on souhaitait bonne chance aux volontaires qui étaient pris en charge par nos camarades savoyards et partaient le lendemain en direction de la frontière des Pyrénées. Tout cela se passait sans trop de problèmes, mais un jour, un militant, Henri Trub, fut arrêté et condamné. Il passa quelques mois à la prison de Saint-Antoine, accusé d'avoir été l'organisateur du voyage en Suisse de ces volontaires. Je me rappelle aussi qu'un soir, le futur Dr. François Jaeggi, alors étudiant en médecine, vint m'attendre à la sortie de la caserne de la Pontaise à Lausanne où j'accomplissais mon école de recrue. Il voulait l'adresse exacte de mes parents, qui habitaient la Haute-Savoie, pour faire immatriculer au nom de mon père une voiture qui aurait ainsi eu des plaques dites «de zone» et pourrait franchir plus facilement les frontières. Il organisait au nom de la «Centrale sanitaire internationale»

le transport vers les hôpitaux d'Albacete, quartier général des Brigades internationales, de sang congelé selon un procédé mis au point par le Dr. Roger Fischer.

Au début de 1940, notre régiment genevois fut transporté de nuit et en grand secret d'Estavayer-le-Lac jusqu'à une gare dont nous sûmes plus tard qu'elle était celle de Dietikon, près de Zurich (tous les panneaux indicateurs avaient été enlevés pendant la guerre). Couchés dans les fossés de la route, nous attendions que nos officiers aient trouvé les introuvables clefs des fortins dans lesquels nous devions prendre position. Nous pouvions toujours regarder passer des autos munies de plaques zurichoises ou bâloises, avec des matelas sur le toit: des gens prudents qui prenaient le large parce qu'on disait que les Allemands allaient arriver. Nous avions bien envie de tirer dans les pneus de ces fuyards, mais à quoi bon...

On nous fit enfin monter, chargés de munitions comme des mulets, dans les forêts qui dominent Dietikon. On nous avait expliqué pendant l'hiver, à grand renfort de projections lumineuses, que tout était prêt. Cela s'appelait le «Front Nord» et nous n'aurions qu'à nous glisser dans les casemates de béton. Las, nous ne dénichâmes à la lueur de nos torches électriques qu'ici et là, dans les clairières, des piquets fichés en terre, surmontés de flèches de bois, bleues, vertes ou rouges, indiquant les directions de tir de nos armes automatiques. Quand le jour se leva, nous vîmes notre lieutenant qui pleurait, assis sur un tronc renversé. Il faisait l'apprentissage de la «drôle de guerre». Et les Allemands qu'on attendait d'un moment à l'autre! Il y avait dans notre groupe le grand G., qui *«avait fait la guerre d'Espagne»* et venait de nous rejoindre après avoir purgé dans la forteresse de Savatan, dans le Valais, une longue peine pour avoir *«affaibli la défense nationale»*. Il prit les choses en mains et nous dit: *«Il faut nous enterrer, mais en creusant un trou assez large pour qu'on puisse y jouer aux cartes ou aux dames si on doit y passer des mois.»*

En fait, c'était de l'intoxication et pendant ce temps, les Allemands envahissaient la Belgique et l'Est de la France. Notre compagnie fut repliée à Cuarny, près d'Yverdon. C'était le printemps, le beau printemps de 1940. Nous traînions dans les champs et mangions sans vergogne les premières cerises. Un soir, nous entendîmes à la radio du «Foyer du Soldat» le conseiller fédéral Pilet-Golaz expliquant qu'un ordre nouveau s'organisait en Europe et que nous allions devoir nous y adapter. Du moins, c'est ce que nous avons compris. La plupart pensaient que nous allions être démobilisés et que c'était bien fini. Le grand G., celui qui avait fait la guerre d'Espagne, était assis en face de moi. Il haussa les épaules et cligna de l'œil: il savait, lui, que la guerre n'était pas finie.